Savoirs en lien
ISSN : 2968-0263
: Éditions universitaires de Dijon

3 | 2024
Sororités : concept, représentation, créations, réceptions

(Petites) sœurs de lutte et de littérature : l'ambigu "entre femmes" des littératures féministes

(Wonderfully Gifted) Sisters in Feminist Literature: About an ambiguous "Between Women"

20 December 2024.

Aurore Turbiau

DOI : 10.58335/sel.474

http://preo.ube.fr/sel/index.php?id=474

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0 (https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Aurore Turbiau, « (Petites) sœurs de lutte et de littérature : l'ambigu "entre femmes" des littératures féministes », *Savoirs en lien* [], 3 | 2024, 20 December 2024 and connection on 13 October 2025. Copyright : Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0 (https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.. DOI : 10.58335/sel.474. URL : http://preo.ube.fr/sel/index.php?id=474

PREO

(Petites) sœurs de lutte et de littérature : l'ambigu "entre femmes" des littératures féministes

(Wonderfully Gifted) Sisters in Feminist Literature: About an ambiguous "Between Women"

Savoirs en lien

20 December 2024.

3 | 2024
Sororités : concept, représentation, créations, réceptions

Aurore Turbiau

DOI : 10.58335/sel.474

http://preo.ube.fr/sel/index.php?id=474

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0 (https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

La sororité comme scène d'interpellation et de prise de conscience
Familles et sœurs choisies : la sororité comme continuité d'existence
Écueils d'un idéal : fraudes de l'identité
De la sororité à la solidarité
Un « recommencement de la folie des grandeurs » en littérature
Conclusion

---

1 Pour problématiser en contexte doublement littéraire et féministe la notion de sororité, cet article propose d'analyser l'usage qu'en font les écrivaines liées aux mouvements des femmes des années 1970 : ceux-ci ont formé l'un des berceaux de développement et discussion de cette notion et l'on s'y réfère souvent lorsque, à notre époque, on parle de sororité. La démarche sera comparatiste, le choix étant porté sur un vaste corpus de textes franco-québécois : au sein de la francophonie, ce sont la France et le Québec qui entretiennent les liens féministes les plus variés et les plus denses à cette époque, ce

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

qui permet d'interroger la notion de sororité, d'un point de vue littéraire, au regard de celle d'intertextualité[1]. À partir du déploiement d'un panel d'extraits traitant plus ou moins directement de « sororité » – ils sont tirés d'une cinquantaine d'œuvres différentes –, je propose d'observer la manière dont cette notion n'est jamais thématisée de manière univoquement positive par les écrivaines, mais bien comme un outil des luttes, imparfait et ambigu.

2 Dans les textes des écrivaines féministes des années 1969-1985, la notion de sororité est au départ principalement utilisée comme un concept militant : elle renvoie à une condition partagée – « sœurs de viols[2] », « sœurs dans l'histoire[3] », « sœur en servitude, silence, capacité d'amour et de jouissance, sœur en labeur et sœur en rire[4] » et elle est aussi le synonyme spécialement féministe de « camarade », désignant et interpellant les compagnes d'une lutte « planétaire[5] ». Mobilisée, problématisée, tour à tour fantasmée (« utopographi[ée][6] ») et rejetée (« Marre des sœurs et de la solidarité[7] ») par des écrivaines *engagées*, c'est-à-dire aussi attentives aux stratégies de lutte politique à mettre en place qu'aux formes spécifiques que celles-ci peuvent permettre d'inventer en littérature, la sororité devient également un « nouveau style[8] » et, surtout, un moyen de penser l'espace littéraire comme un lieu fondé sur un rapport d'adresse et de citation co-construit « entre femmes » : réponse à la fois pragmatique et théorique à ce qui leur apparaît comme l'entre-soi masculin constitutif des littératures occidentales canonisées[9]. La « petite sœur » de littérature fait ainsi son apparition aux côtés de la « sœur » de lutte : ce sont la petite sœur de Shakespeare qu'évoque Virginia Woolf dans *A Room of One's Own*[10], la petite sœur de Balzac, sa cousine[11], ou encore « les petites sœurs de Mozart[12] » ou celles de Beethoven, de Descartes ou de Picasso[13] : les artistes et écrivaines en puissance qu'il s'agit de protéger et d'encourager par la formation de réseaux et *continuums* de solidarité littéraire et politique. Ou bien c'est parfois, aussi, le spectre inquiétant de la « sœur jumelle », du quasi-clone dystopique : le leurre fictif et dangereux des femmes trop bien identifiées aux femmes, prises dans un « nous » militant qui, à force de rêve féministe, oublie de se penser comme divers, vivant et changeant. Cet article s'intéresse précisément aux ambiguïtés à la fois politiques et littéraires que les termes de « sœur » et de « sororité » convoquent dans les textes féministes : loin d'être utilisés naïvement,

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

ils font l'objet d'hésitations et de méfiances autant que d'espoirs, et jouent ainsi le rôle de moteurs narratifs, poétiques et théoriques des œuvres.

La sororité comme scène d'interpellation et de prise de conscience

3 L'idée de la sororité vient, comme celle de la fraternité dans l'histoire de la Révolution française, d'une prise de conscience politique et de la reconnaissance d'une « communauté d'aliénation », ici spécifique aux femmes, en tant que membres d'une même classe sociale opprimée. Elle est le « nous » constitué par « toutes : / les incarcérées, les folles, / les ménagères, nos mères, / nos sœurs, nos filles, / les mortes » d'une même structure globale de domination [14]. Elles représentent un « sujet » à la fois individuel et collectif, « amplifi[é] » par la désignation plurielle et solidaire qu'induit l'usage du terme de « sœurs », comme le propose Josée Yvon : les « sœurs de viol » constituent ensemble une « classe » sociale, susceptible d'entrer en lutte [15]. « C'est ce qui fait les femmes sœurs par le sang répandu, le viol, les coups infligés, les crachats reçus, les ricanements rituels, la répudiation, les enfants obligatoires, puis arrachés, à travers les deux classes, ennemies », confirme Françoise d'Eaubonne dans *Écologie, féminisme*, reprenant ce lexique révolutionnaire d'inspiration marxiste et l'associant à celui de la sororité [16].

4 Il n'est pas, alors, question d'identité ou de sympathie naturelle, ni même de solidarité positive, presque « romantique [17] », entre femmes de différentes conditions. Sous la plume de Françoise d'Eaubonne, il est plutôt question de construction violente, négative : la sororité est là de fait, en dépit des inimitiés politiques qui divisent parfois les femmes – même lorsqu'elles apparaissent insurmontables : « Elles ne sont pas nos sœurs, les fascistes chiliennes » –, elle est le résultat immédiat d'une oppression sexiste qui semble peu ou prou toujours la même « à travers les régimes, les pays, les cultures les plus diverses [18] ». La sororité ne peut ainsi être conçue que comme tout ensemble la plaie et le pansement bricolé entre femmes dans un monde qui leur est massivement hostile.

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

5 À partir de là, la sororité est construite comme un élément d'interpellation : reconnaissant une communauté de situation et d'engagement, il s'agit en général pour les autrices, plus ou moins militantes, de s'adresser à toutes leurs potentielles camarades de lutte. C'est ainsi qu'Annie Leclerc construit un « nous » par contraste avec le « ils » des hommes violents, dans *Parole de femme* : « ils marchent sur des béquilles, appuyées au Pouvoir », remarque-t-elle, et « leurs béquilles, ils les ont retournées contre nous et ils nous en ont frappé[e]s, mes sœurs et mes mères[19] ». En fiction, cette interpellation est transposée comme adresse de l'autrice à ses lectrices, qui font ainsi parfois leur apparition dans les pages des romans : « soutenez-moi mes sœurs », s'exclame le personnage de Wittig dans *Virgile, non*, lorsqu'elle est confrontée au spectacle des sévices perpétrés à travers le monde contre les femmes[20]. Les sœurs-camarades sont donc des femmes : reconnues semblables, appelées en renfort.

6 Les hommes ne sont néanmoins pas totalement absents de cette scène d'interpellation féministe. Par exemple, l'identification d'un « nous » sororal permet parfois à une autrice de s'adresser à un homme pour provoquer chez lui une prise de conscience spécifique. C'est ainsi que Marie Savard, dans le *Journal d'une folle*, s'adresse à son « cher Robert » :

> Je ne sais pas si tu trouves ça fou, mon cher Robert, mais j'ai décidé de ne plus prendre de contraceptifs depuis que je me suis rend[u] compte, dans toutes les cliniques bien organisées et même politisées, qu'on recommandait à peu près sept contraceptifs aux femmes et un ou deux aux hommes. Nous auriez-vous à ce point aimées, moi et mes sœurs, que vous auriez découvert pour nous tant de préservatifs…
> Tu me diras, mon cher Robert, dans plusieurs années, les effets chimiques et autres de toutes vos expériences sur nous, mes sœurs et moi.[21]

7 La répétition chiasmatique de « moi et mes sœurs » à « mes sœurs et moi » insiste ici sur la construction piteuse d'un « nous » sororal réduit à une forme de soumission face au bon vouloir des médecins ; l'adresse à l'homme trouve son efficacité dans le contraste entre ce vulnérable « nous » pluriel, et le singulier du « tu » appelé à prendre conscience de son privilège.

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

8 D'autres fois, il s'agit pour les autrices de rappeler aux hommes leur proximité affective avec les femmes mêmes qu'ils contribuent à collectivement maltraiter. Cette tradition remonte à loin, puisqu'on la trouve déjà chez Christine de Pizan : « mettant son lecteur en garde contre la généralisation misogynique, elle lui rappelle qui est celle qu'il insulte : "C'est sa mère, c'est sa sœur, c'est sa mie […]"[22] ». S'adressant en même temps aux « Femmes » et aux « Hommes de la Terre », l'Euguélionne de Louky Bersianik engage les êtres humains à prendre conscience que « [t]outes les œuvres d'art et de littérature, toutes les œuvres Humaines ont été faites aux dépens d'une mère, d'une sœur, d'une épouse, d'une maîtresse, d'une domestique, d'une secrétaire, d'une muse, d'une égérie[23] ». Il faut alors faire appel aux « frères féminins[24] » pour les inciter à moins mépriser les créations et résistances diverses des femmes : « Sœurs, / frères, amants, écoutez[25] »

9 Dans le feu croisé de ces adresses parfois faites aux femmes dans un esprit d'appel révolutionnaire, parfois faites aux hommes comme expression d'un espoir de prise de conscience et de retour au bon sens et au respect mutuel, on constate que la « sœur » est alternativement camarade (côté femmes) et parente proche (côté hommes). On trouve quelques exemples d'adresse féministe où ces éléments se combinent sur un plan symbolique : c'est notamment le cas dans *On vous appelait terroristes* de Françoise d'Eaubonne, où les personnages de Marta et de Rana sont si jeunes et si proches camarades de lutte que leurs familles et leurs parents finissent par se confondre[26] ; c'est le cas également dans *Où en est le miroir*, pièce de Marie-Louise Dion et Louise Portal dans laquelle deux « amies-sœurs-femmes » ayant connu les mêmes « complicité des jeux » et « rires de l'enfance », mais s'étant ensuite perdues, éprouvent le besoin de « se retrouver[27] ».

Familles et sœurs choisies : la sororité comme continuité d'existence

10 L'enjeu de ces sororités reconstruites et choisies est alors de pouvoir dépasser les clichés d'une sororité *héritée*, virginale et innocente : celle-là même dont la valorisation correspond à une culture « hyper-

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

patriarcale », comme le formule Hélène Cixous, puisqu'elle est immédiatement liée au *topos* du « rapt » dans les archétypes mythologiques. Car, dans les mythes antiques, la jeune femme existe « avec le concours d'une foule de nymphes, d'oies d'une blancheur de neige, de papillonnes, de colombes », « jeunes sœurs » qui forment en général le personnel de la scène de son viol imminent et culturellement fondateur, rappelle *Illa* [28].

11 Reconstruites et choisies, activement réfléchies au moment des années 1970, les sororités féministes permettent de contourner cet imaginaire corrompu, comme la solitude de la jeune femme enlevée, « ravie [29] ». La première étape engage à se défaire des rets patriarcaux (« Je ne suis la fille de personne, la femme de personne. Non. Ni la sœur », réalise ainsi Maryvonne Lapouge-Pettorelli, à l'orée de Mai 68 [30]). La seconde consiste à se reprendre dans une sociabilité et dans un imaginaire sororaux renouvelés : « plus je me déclare ouvertement, plus je me sens à la fois seule et impliquée avec toutes les femmes », dit la poétesse Janou Saint-Denis [31]. À la fin, elles sont « [t]outes touchantes et de n'être pas touchées. Toutes impliquées », engagées de nouvelle manière dans une refonte de l'imaginaire culturel entre femmes [32].

12 La sororité est donc finalement pensée comme une manière d'« être avec » : être « de cœur avec » les femmes en lutte comme le suggère Simone de Beauvoir elle-même, ou Benoîte Groult [33] ; ou bien même, en ces années 1970, être « seulement avec » – être « avec les femmes-entre-elles », c'est-à-dire en non-mixité, pour trouver ce que pourrait signifier un « parler-entre-femmes », comme l'explique Luce Irigaray [34].

13 Cette « relation privilégiée avec les femmes [35] » institue la sororité comme forme de réseau affectif, littéraire ou militant : l'accent est placé sur la multiplicité des liens qui associent les femmes les unes aux autres. On est bien proche du « *continuum* lesbien » d'Adrienne Rich lorsque Maryvonne Lapouge-Pettorelli évoque comme nouveau modèle la « femme s'identifiant aux femmes », qui choisit « une étroite convivialité » pour se sortir de l'inexistence patriarcale : elle parle d'un *continuum* relationnel dont la chaste amitié forme l'un des avatars, le lesbianisme à proprement parler un autre [36]. La « conscience féministe » est ainsi le lien qui constitue, autour de la

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

situation d'une femme, ce « réseau de valeurs, d'attitudes et de comportements » qui fait que tout « change autour d'elle », signale Nicole Brossard dans la revue *Les Têtes de pioche* : c'est tout « [l]e rapport à l'autre » qui doit ainsi être réinventé [37] au travers de l'élaboration d'un nouveau « réseau des toiles et des symboles [38] », « réseau de soutien [39] » aussi abstrait que concret. Retrouver ses « sœurs » (mais aussi ses « mères », ses « tantes », ses « grand-mères », au pluriel [40]), consiste à tracer de nouvelles généalogies traversant l'histoire et la « mémoire » des femmes [41] : le *continuum* réinventé de l'histoire des femmes.

14 Ce concept de sororité imaginaire permet de repenser l'identité hors de soi : les femmes forment ainsi « tribu » chez Josée Yvon, tribu fiévreuse et violente « des travailleuses, des criminelles, des prostituées, des vieilles femmes, des rebelles politiques, des chômeuses, des errantes » entrées en résistance [42]. « [C]haque femme s'ajoute à toi, et tu deviens plurifemme », note Hélène Cixous [43]. Différentes « sœurs-moi », distinctes ou mêlées dans une même conscience féministe plurivocale, peuvent alors s'exprimer [44], et la démarche littéraire, parmi d'autres démarches féministes possibles, consiste à en explorer la « relation », au double sens de mise en récit et d'exploration de sa nature « éthique » de lien affectif et social, comme le propose Marie-Yvonne Lapouge-Pettorelli [45].

Écueils d'un idéal : fraudes de l'identité

15 Ces fantasmes sororaux ont le mérite de proposer une élaboration symbolique active contre les schémas patriarcaux vouant les femmes à la solitude, à la vulnérabilité et à la soumission ; mais en proposant l'idéal d'une sororité choisie et construite contre la domination, ils renforcent l'idée d'une commune identité et parenté entre femmes. Or cette notion d'identité rencontre vite des limites et la sororité achoppe lorsque, concrètement, les femmes se rendent compte qu'elles n'ont « [r]ien imaginé pour farcir [leur] solidarité », comme le relève Denise Boucher [46], ou lorsqu'elles se laissent aller au « piège » des groupes de conscience et des « nous » factices, comme l'explique Madeleine Gagnon à Claire Lejeune [47]. Si la sororité tombe dans la « fiction », dans le « brouillage » des identités et situations singu-

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

lières, elle peut devenir « une fraude » qui prétend agir « comme politique, comme morale, comme religion [48] ».

16 Un « étroit chenal » sépare ainsi « le séparatisme » sororal résistant et la « subordination » à des imaginaires oppressifs, tels que l'entre-soi ou la fondation de nouvelles mystiques féminines [49] ; il peut rendre l'idéal sororal particulièrement inquiétant. Chez Françoise d'Eaubonne, cela se manifeste, de manière imagée, dans l'impasse terrifiante que représentent les civilisations de clonage ectogénétique du futur post-patriarcal des *Bergères de l'Apocalypse*, où les femmes se reproduisent entre elles. À la fois mères et jumelles les unes des autres, les femmes de la société d'Anima savent que leur avenir est mis en péril par l'absence radicale de mélanges et de reconstitutions de leurs matrimoines génétiques : à force d'entre-soi, et malgré le progrès substantiel qu'a représenté pour elles l'évacuation des hommes du paysage humain [50], les femmes se découvrent une sororité finalement mortifère.

17 Les écueils de cette sororité-identité sont vite remarqués et déjà bien connus au moment des années 1970 : les situations des femmes sont trop différentes les unes des autres pour que leurs intérêts soient susceptibles de vraiment converger dans une lutte au sujet unifié ; ils entrent même fréquemment en contradiction. Tout d'abord, la plupart des femmes qui militent – *a fortiori* la plupart de celles qui peuvent écrire – sont « elles-mêmes marginales par rapport à celles à qui elles s'adressent » prioritairement [51] : elles sont, en dépit de la diversité de leurs positions, dans des situations moins urgentes et moins pénibles que celles des femmes qu'elles défendent. On retrouve là, pour ce qui concerne les écrivaines, le décalage ordinaire entre public réel et public virtuel des engagements littéraires [52]. Ensuite, et c'est lié, la sororité peut vite apparaître comme une forme de « coalition » à son tour violente et dominatrice : Victoria Thérame le signale dans *Hosto Blues*, par exemple, en faisant parler les « surves » de l'hôpital, spectatrices et victimes du racisme ordinaire de celles de leurs collègues qui préfèrent voir recruter des blanches plutôt que des personnes de couleur (elles sont « ces enquiquineuses de blanches qui se coalisent, histoire d'emmerder un peu plus les surves [53] ! »). En somme, la sororité met en péril l'approche dite intersectionnelle de l'examen des conditions socio-politiques des femmes [54] : prenant le point de vue d'un groupe dont elle énonce per-

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

formativement l'existence, elle empêche une forme d'examen situationnel qui partirait du plus particulier et du plus vulnérable pour élaborer ses propositions politiques.

18 À cet égard, la proximité entre les notions de sororité et de lesbianisme apparaît particulièrement problématique à nombre d'écrivaines. Ces notions ont en commun de vouloir désigner les rapports de solidarité et d'affection qui se nouent entre femmes, situées sur le même curseur général du continuum « lesbien » tel qu'il est désigné par Adrienne Rich, mais cela n'empêche pas qu'elles ne désignent ni les mêmes réalités, ni les mêmes intentions politiques. C'est ainsi par exemple que Denise Boucher oppose un concept de « sœurinitude » au lesbianisme politique de camarades qui l'ont déçue, dans *Retailles* : elle les juge coupables, elles, de « féministerie », de « féminauderie » et de « clitocratie », dans leur supposé désir de pureté militante « entre femmes [55] ». Madeleine Gagnon s'adresse aux mêmes amies perdues comme à des « petites sœurs » n'ayant pas eu la maturité d'élire comme elle une alliance avec « la tendresse [du] frère » : l'apostrophe sororale de celle qui se pose en aînée sert alors à discréditer le point de vue lesbien, en le traitant de manière condescendante [56]. De même, dans *Les Parleuses*, la discussion que Xavière Gauthier et Marguerite Duras entretiennent au sujet des « communauté[s] entre elles » de femmes dégoûtées des relations hétérosexuelles, parfois devenues réticentes au moindre contact avec les hommes, les conduit à considérer qu'il y a là « un problème ». Elles ont toutes deux « des amies comme ça » et tendent à juger le désir qu'éprouvent ces amies pour d'autres femmes comme un désir incomplet, diminué, marqué par « une baisse de libido », voire « mutil[é] » ; elles estiment que ces amies sont au fond « un peu perdues » et espèrent « que c'est passager ». Les « communes » et « communautés » de femmes semblent finalement compréhensibles et salutaires à Gauthier et Duras lorsqu'elles servent de lieux sororaux de réparation ponctuellement situés hors du patriarcat, mais elles les rejettent comme immatures ou monstrueuses s'il est vraiment question d'amour et de désir [57].

19 Le tropisme sororal majoritaire dans les littératures féministes, à l'époque – presque un cliché – correspond en effet à une compréhension, alors très répandue, de l'homosexualité féminine comme rapport d'amour pour « le même » (*homo*) : pour une « [s]œur siamoise,

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

symétrique, égale, amoureuse, partagée », qu'on aime parce qu'on a besoin de s'aimer soi et de se reconnaître femme dans d'autres femmes[58] ; ce trope est proposé directement contre d'autres interprétations de l'homosexualité. Dans ces contextes, on peut donc interpréter l'idéal de la sororité comme une vision tout à fait « lesbophobe[59] » : c'est l'*amour* entre femmes, mais à condition qu'il n'y ait pas trop d'*amour* quand même, et le flou est entretenu quant aux différentes définitions que l'on peut donner de ce terme.

20 C'est pourquoi, d'ailleurs, le mot de « sœur » n'est accepté en contexte lesbien qu'à condition qu'il renvoie explicitement à un thème homosexuel, sans servir à le masquer. On le trouve dans les textes du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire par exemple, où les lesbiennes et les « Jules » sont présentées comme les « sœurs » de leurs « frères » gays et « folle[s] [60] » ; on le trouve dans *Les Bergères de l'apocalypse* de Françoise d'Eaubonne, où l'adresse aux sœurs de lutte aboutit à l'annonce d'une guerre à mener non seulement contre les hommes, mais aussi contre l'hétérosexualité (« [s]œurs, écoutez-moi. La guerre n'est pas finie[61] »). Dans les grandes mythologies lesbiennes de la période, on ne croise pas de sœurs humaines, mais des amantes, des amies et des amazones, parfois des « société[s] secrète[s] » de femmes échappées d'un « monde pourri[62] » ; ou bien des sœurs en effet, mais animales, comme le souligne, dans le *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, le leitmotiv présentant les juments des amazones comme « leurs sœurs, leurs animales totèmes[63] ». Cathy Bernheim rend explicite cette vigilance, dans *L'Amour presque parfait*, lorsque, se souvenant des réunions du MLF, elle rappelle l'enjeu que représentait alors l'investissement du mot « sœur » : « Hep, vous là-bas, qui vous dites nos sœurs, vous ne voudriez pas nous laisser vous parler de notre sexe à nous, les lesbiennes[64] ? »

De la sororité à la solidarité

21 Alors de même que, dans les schémas marxistes, la lutte des classes ne peut être entamée qu'à la condition que les membres de la classe ouvrière prennent conscience de leur situation d'exploitation et entrent activement en lutte critique et politique contre le capital, en tant non plus qu'ouvrier·es, mais que prolétaires, de même, dans les

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

schémas féministes, la lutte pour la cause des femmes ne peut avoir de sens qu'à la condition qu'une transition soit opérée entre la reconnaissance d'une ressemblance dans l'aliénation et la construction d'une coopération politique concrète, mobile, active à différents endroits d'intersection entre les oppressions. Ce privilège politique donné à la solidarité plutôt qu'à la sororité sur laquelle elle est pourtant bâtie se comprend, selon France Théoret, comme un refus du « triomphalisme » naïf et dangereux de « la sororité indéfectible », profession de foi idéaliste que l'on retrouve souvent dans les groupes de discussion féministes, mais dont les significations politiques concrètes paraissent douteuses : si c'est « grâce à d'autres femmes » que l'écrivaine est « devenue une femme », c'est par travail concret de la « reconnaissance », de l'écoute et de la formation de « savoir[s] » féministes communs, plutôt que par le bienfait de creuses protestations d'amour sororal [65].

22 Le « nous » qui doit en sortir « est un projet, et doit être compris comme tel », signalaient dès l'orée du mouvement féministe les rédactrices de « Libération des femmes : année zéro » : il renvoie à un processus critique plutôt qu'à une identité présentée comme nécessairement factice, étant donné qu'à chaque « situation sociale » correspond en fait une forme spécifique d'oppression [66]. Le patriarcat, d'ailleurs, le sait bien et joue de cette confusion entre identité et solidarité, comme Évelyne Le Garrec le rappelle en s'intéressant au cas des « femmes alibis » compromises dans des systèmes de pouvoir masculins : « [l]es femmes n'accèdent aux privilèges des hommes et ne happent quelques miettes de leur pouvoir qu'en renonçant non à ce qu'ils appellent la "féminité" (à quoi ils tiennent tant et dont nous n'avons que faire) mais à leur solidarité de sexe [67]. » Il ne faut donc plus, conclut Benoîte Groult dans *Ainsi soit-elle*, se « laisser enfermer dans les sections féminines » des programmes politiques : il faut bâtir un « nous » politique, « nous mettre à compter sur nous-mêmes et d'abord cesser d'avoir peur du mot féministe », pour découvrir une forme de solidarité dont les proportions révolutionnaires pourraient des classes dont les proportions révolutionnaires pourrait concerner "l'humanité" tout entière [68].

23 Cette solidarité peut parfois prendre la forme d'une « complicité fondamentale [69] », travaillée et portée dans la lutte politique. C'est ainsi que Xavière Gauthier appelle à « une connivence, une complicité »

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

spéciale entre femmes[70], c'est ainsi que les femmes sont co-mères chez Louky Bersianik[71]. Il s'agit de « faire alliance » et de « s'arranger » entre femmes[72], temporairement au moins, quitte à ce que cette sororité-complicité entre dans une forme de résistance « terroriste » : la complicité signale autant la joyeuse connivence que le crime. Car « [o]ui, ma sœur, tu te trompes » quand tu imagines que les femmes pourront se tirer du patriarcat sans heurt ni violence, rappelle Françoise d'Eaubonne à Évelyne Le Garrec : parfois, la sororité implique peut-être justement de « revendiquer l'agressivité[73] ». En Algérie à la même époque, Assia Djebar tombe d'accord sur ce point, réactivant l'image des « porteuses de feu » qu'on trouve, par exemple, chez Monique Wittig[74] : Leïla, dans *Femmes d'Alger dans leur appartement*, interpelle en ces termes ses « sœurs » résistantes de la guerre d'indépendance, « porteuses de bombes », formant « cortège, des grenades dans les paumes », à la fois résistantes et victimes des atrocités misogynes de la guerre[75].

Un « recommencement de la folie des grandeurs[76] » en littérature

24 À ces conditions politiques et solidaires seulement, aboutissement d'une longue dialectique, la sororité peut être revendiquée comme lieu critique du féminisme : les écrivaines l'affirment souvent. « La féministe est un *je* qui se dit *nous* et qui le vit », rappelle Hélène Cixous en préfaçant une traduction française de Phyllis Chesler : « le mot "sororité" a aussi une portée *politique* », qui signifie que « [l]a femme est d'abord à la femme », qu'elle est, dans un « [n]ouveau style », « un mélange d'amour, de solidarité, de "sororité" » loin des « tokens » d'une supposée identité mal pensée politiquement[77]. Pour Nicole Brossard, il s'agit d'un « recommencement de la folie de grandeurs », d'une solidarité politique assumant son idéalisme dès lors qu'il est dialectiquement contrebalancé par une politique concrète[78] ; elle recherche dans ce sens ses « âmes sœurs », d'autres femmes capables à la fois de penser « l'histoire collective » et de développer voix et regard singuliers[79].

25 Si la sororité peut devenir un « style », elle désigne donc à la fois une manière de vivre et de penser le féminisme, et une manière d'écrire ; elle peut devenir aussi une « langue » politique. La « sœurité », chez

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Janou Saint-Denis, remplace la « fraternité » des entre-soi masculins : la recherche des mots pour la dire indique ce tâtonnement mi-politique mi-linguistique [80]. Madeleine Gagnon considère elle aussi cette cette urgence de cesser de « faire violence à la langue qui [lui] est semblable et sœur, symétrique, parallèle [81] ». Pour Christiane Rochefort de même, tout ce qu'implique le mot « Femmes » lui-même se rapporte à « [u]n langage neuf. Qui ressemble au mien comme une sœur. » C'est une observation concrète : elle la fait en voyage aux États-Unis, s'apercevant que sa maladresse en anglais et la difficulté de la communication quotidienne avec ses hôtes ne les empêchent pas, pourtant, de très bien s'entendre pour tout ce qui concerne des réflexions féministes. Dans ce sens, la sororité relève du « phénomène de télépathie » : sur le plan politique et littéraire, c'est « l'anti-Babel », dit-elle [82].

26 Il faut donc revenir à une autre des origines littéraires du concept de sororité : au spectre de la « petite sœur » de Shakespeare, imaginée par Virginia Woolf dans *A Room of One's Own* comme exemple de traitement différencié entre potentiel·le·s artistes hommes ou femmes, et qui est omniprésent dans les littératures féministes. Françoise d'Eaubonne lui rend hommage explicitement :

> Virginia Woolf a imaginé, dans une brillante parabole, le sort d'une sœur de Shakespeare douée du même génie que lui ; que serait-elle devenue ? Dans le meilleur des cas, une joyeuse prostituée à la Moll Flanders ; dans le pire, une mort précoce due au désespoir et au déshonneur l'attendait [83].

27 Cette sœur de Shakespeare est représentée comme la sœur féministe jadis « enterrée [84] », qu'il s'agit de ne plus laisser assassiner non seulement en menant désormais la révolution féministe qui devra pouvoir sauver ses incarnations contemporaines, mais également, propose Françoise d'Eaubonne, en révisant les paramètres de consécration ordinaires de l'histoire littéraire, en écrivant d'autres histoires [85], ou en cessant de glorifier des génies isolés, pour prendre en considération au contraire la « collectivité invisible, anonyme, mais présente » qui rend leurs œuvres possibles et lisibles [86]. Il s'agit aussi, en pensant à cette ancêtre « petite sœur », de désacraliser les frères : Yolande Villemaire met ce geste en scène en imaginant cette sœur se moquer de Shakespeare lui-même, amusant « idiot » contant dans ses

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

tragi-comédies des histoires invraisemblables[87] ; les créatrices du collectif Musidora protestent « NON. Nous ne sommes pas les petites sœurs de Mozart. Notre petite musique de nuit ne ressemble pas à la vôtre, messieurs[88] ». Corollaire de cette désacralisation des génies masculins, un geste de valorisation d'autres aînées littéraires est également amorcé : Madeleine Gagnon célèbre par exemple « [s]a grande sœur Anne Hébert », grande artiste de la littérature québécoise dont elle reconnaît l'influence sur sa propre écriture[89].

28 Petites et grandes sœurs se rejoignent alors, et il apparaît évident aux écrivaines féministes des années 1969-1985 qu'il faut désormais écrire ensemble, entre « sœurs », donc. La « solidarité féminine virtuelle » qui s'exprime sur ce terrain est notamment une manière, comme elles le proposent, de « cite[r] des textes » de camarades[90], de « feuillete[r], li[re], achete[r] des livres » appartenant à « l'ère spatiale des femmes », dans un rapport de « connivence » assumé[91] ; il s'agit de « préfére[r] les femmes » au moment même de sonder l'« imaginaire » et l'« écriture[92] ». « Le récit […] de l'engendrement d'une sœur par sa jumelle est la matrice de la fiction », explique Hélène Cixous dans *Illa*[93] : il s'agit de reconnaître que les femmes sont à la fois sœurs et maïeuticiennes les unes des autres, à cette époque de l'histoire littéraire où la formation d'un réseau et d'un espace littéraire « entre femmes » apparaît comme le remède contre le masculinisme d'une littérature structurellement pensée par et pour les hommes.

Conclusion

29 Les débats entourant la notion de sororité dans les sphères féministes, au moment des années 1969-1985, intègrent l'espace littéraire : comme on le voit, ils s'y rejouent au sein des textes, entre reconnaissance de communautés d'aliénations, interpellation et appels à la prise de conscience, mise en scène des conflits et limites d'idéaux fallacieusement « sororaux », élaboration d'autres manières de penser la solidarité.

30 Insistons sur un dernier point, en guise de commentaire sur la méthode d'exposé employée au long de l'article, qui a consisté à mettre en résonance les textes les uns avec les autres. La reconnaissance et la célébration de ce moment féministe de l'histoire littéraire dépend elle-même d'une nécessaire refonte critique des paramètres ordi-

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

naires de reconnaissance de la littérarité. Pour pouvoir *lire* les féministes, il faut pouvoir remettre en question les entre-soi genrés qui forment les canons littéraires, mais aussi les impensés genrés qui structurent les notions de génie, d'influence, de lisibilité, de modernité, d'avant-garde, et il faut pouvoir comprendre la complexité poétique, épistémologique et politique que recouvre l'élaboration d'un réseau d'intertextualité solidaire (bien que conflictuel et divers), explicitement traversé par cette riche et difficile question de la sororité. Interroger, dans leurs textes, la sororité, c'était peut-être pour ces écrivaines une manière parmi d'autres de poser des jalons pour préparer la réception critique de leurs œuvres, à long terme. Il faut les lire chacune, mais aussi ensemble en respectant le mouvement qu'elles forment et en portant attention, pourrait-on dire, à ces effets de sororité inter*textuelle*, théorique, qui deviennent évidents lorsqu'on met leurs voix en relation les unes avec les autres, comme j'ai tâché de le faire ici.

31 Penser cette sororité féministe intertextuelle comporte, aussi, des dangers : celui de constituer le même moment littéraire en avant-garde minoritaire, en jouant le pari dangereux de la revendication d'une marge ou d'une « différence », comme celui de voir ensuite les littératures féministes réduites à une commune identité, dès lors négligée [94]. Madeleine Gagnon et France Théoret l'ont remarqué, jetant depuis le XXIe siècle un regard sur ce qu'il est advenu de leurs aventures littéraires. Les « solidarités nouvelles » qu'a constituées, au cours des années 1970, la problématisation politique de la « sororité historique » des femmes, ont fini par les enfermer « dans une catégorie nommée "les Féministes" qui a fait long feu » dans les histoires littéraires. Elle a eu le double défaut de gommer la singularité des voix qui s'exprimaient (car sœurs, elles sont de même famille : presque identiques, trop ressemblantes), et d'être, parfois, vite remplacée par une catégorie d'allure plus universelle (celle des écritures migrantes, dans le contexte québécois) [95]. « Active et sororale », la « déferlante » littéraire de ces années a ainsi fini par être « endiguée [96] ».

32 Si elle connaît, depuis la fin des années 2010, un regain d'intérêt, il faut continuer de s'interroger sur les mérites et leurres de cette « sororité » littéraire mais aussi théorique et politique, quand on la manipule cette fois comme outil d'analyse littéraire. Elle permet encore de donner force collective de mouvement littéraire majeur à ce moment

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

de l'histoire, d'en parler, d'imposer l'évidence compacte d'une masse d'œuvres d'intérêt majeur pour comprendre et écrire l'histoire de la littérature. Mais la démarche d'analyse utilisée ici, s'essayant à articuler une sorte de sororité intertextuelle en croisant les voix des autrices, connaît les mêmes limites que celles que les écrivaines identifient depuis longtemps quant à la sororité en général. Premièrement, celles de l'exclusion des voix encore minoritaires au sein de ce réseau littéraire – voix racisées par exemple, ou plus populaires, ou lesbiennes, ou trop jeunes, ou trop vieilles, ou moins frontalement engagées, qui restent aux marges de l'intertextualité féministe telle qu'ici définie. Ce réseau est lui-même alternatif pourtant (penser l'histoire des littératures féministes, c'est proposer une histoire contre-canonique), mais devient ainsi à son tour hégémonique au sein du champ restreint de l'analyse de l'histoire littéraire faite sous l'angle du genre. Deuxièmement, on reconnaît les limites de la catégorisation, qui unifie sous la bannière du féminisme.

Textes cités

Germaine Beaulieu, *Sortie d'elle(s) mutante*, Montréal, Quinze, 1980.

Simone de Beauvoir, *Tout compte fait* [1978], Paris, Gallimard, 2013.

Cathy Bernheim, *L'Amour presque parfait*, Paris, Éditions du Félin, 1991.

Louky Bersianik, *Le Pique-nique sur l'Acropole*, Montréal, VLB éditeur, 1979.

Louky Bersianik, « Comment naître femme sans le devenir » [1986], dans *La Main tranchante du symbole*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1990, p. 222-232

Louky Bersianik, *L'Euguélionne* [1976], Montréal, Typo, 2012.

Denise Boucher et Madeleine Gagnon, *Retailles : complaintes politiques*, Montréal, L'Étincelle, 1977.

Nicole Brossard, *French Kiss : étreinte-exploration*, Montréal, Éditions du Jour, 1974.

Nicole Brossard, « Féminisme ou lutte spécifique des femmes », *Les Têtes de pioche*, 1976/1, n° 1, p. 4.

Nicole Brossard, *Amantes*, Montréal, Quinze, 1980.

Nicole Brossard, *Journal intime*, Montréal, Les Herbes rouges, 1984.

Nicole Brossard, *L'Amèr ou le Chapitre effrité* [1977], Montréal, Typo, 2013.

Hélène Cixous, « Préface. L'ordre mental », dans Phyllis Chesler, *Les Femmes et la folie*, Paris, Payot, 1975, p. 7-8.

Hélène Cixous, « La venue à l'écriture », dans Hélène Cixous, Madeleine Gagnon et Annie Leclerc, *La Venue à l'écriture*,

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Paris, Union générale d'édition, 1977, p. 9-62.

Hélène Cixous, *Illa*, Paris, des femmes, 1980.

Assia Djebar, *Femmes d'Alger dans leur appartement : nouvelles* [1980], Paris, Le Livre de poche, 2005.

Françoise d'Eaubonne, *Histoire et actualité du féminisme*, Paris, Alain Moreau, 1972.

Françoise d'Eaubonne, *Le Satellite de l'Amande*, Paris, des femmes, 1975.

Françoise d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse*, Paris, Jean-Claude Simoën, 1978.

Françoise d'Eaubonne, *Contre-violence ou la résistance à l'État*, Paris, Tierce, 1978.

Françoise d'Eaubonne, *On vous appelait terroristes*, Yverdon, Kesselring, 1979.

Françoise d'Eaubonne, *Écologie et féminisme. Révolution ou mutation ?* [1978], Paris, Libre et Solidaire, 2018.

Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort* [1974], Paris, Le Passager clandestin, 2020.

FHAR, *Rapport contre la normalité*, Paris, Champ libre, 1971.

Madeleine Gagnon, « Mon corps dans l'écriture », dans Hélène Cixous, Madeleine Gagnon et Annie Leclerc, *La Venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'édition, 1977, p. 63-116.

Madeleine Gagnon, *Toute écriture est amour*, Montréal, VLB éditeur, 1989.

Madeleine Gagnon, *Depuis toujours : récit autobiogrpahique*, Montréal, Éditions du Boréal, 2013.

Xavière Gauthier et Marguerite Duras, *Les Parleuses* [1974], Paris, Éditions de Minuit, 2013.

Benoîte Groult, *Ainsi soit-elle*, Paris, Grasset, 1975.

Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Éditions de Minuit, 1977.

Maryvonne Lapouge-Pettorelli (Mara), *Journal d'une femme soumise*, Paris, Flammarion, 1979.

Maryvonne Lapouge-Pettorelli (Mara), *Journal ordinaire*, Paris, Flammarion, 1984.

Annie Leclerc, *Parole de femme* [1974], Arles, Actes sud, 2001.

Annie Leclerc, « La lettre d'amour », dans Hélène Cixous, Madeleine Gagnon et Annie Leclerc, *La Venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'édition, 1977, p. 117-152.

Évelyne Le Garrec, *Les Messagères*, Paris, des femmes, 1976.

Évelyne Le Garrec, *Un lit à soi. Itinéraires de femmes*, Paris, Seuil, 1979.

Libération des femmes : année zéro, Paris, Partisans – Maspero, octobre 1970.

Elisabeth Nilson, Liu Sancho et Gro Vestby, *Lisa, Liu et Gro : Toutes trois*, Paris, Seuil, 1975.

Musidora, *Paroles… Elles tournent !*, Paris, des femmes, 1976.

Pol Pelletier dans Luce Guilbeault, Marthe Blackburn, France Théoret, *et al.*, *La Nef des sorcières*, Montréal, Quinze, 1976, p. 67-71.

Christiane Rochefort, « L'Autre moitié de l'Amérique », RCF 37. 1, Fonds d'archives de l'IMEC, 1973.

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Christiane Rochefort, *Encore heureux qu'on va vers l'été* [1975], dans *Œuvre romanesque*, Paris, Grasset, 2004.

Janou Saint-Denis, *La Roue du feu secret*, Montréal, Leméac, 1985.

Marie Savard, *Journal d'une folle*, Ottawa, Éditions de la Pleine Lune, 1975.

France Théoret, *Une voix pour Odile*, Montréal, Les Herbes rouges, 1978.

France Théoret, *Cruauté du jeu*, Ottawa, Écrits des forges, 2017.

Victoria Thérame, *Hosto-blues*, Paris, des femmes, 1974.

Yolande Villemaire, *Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel*, Montréal, Les Herbes rouges, 1982.

Monique Wittig, *Les Guérillères* [1969], Paris, Éditions de Minuit, 2019.

Monique Wittig, *Virgile, non* [1985], Paris, Éditions de Minuit, 2024.

Monique Wittig et Sande Zeig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* [1976], Paris, Grasset, 2011.

Josée Yvon, *Filles-commandos bandées*, Montréal, Les Herbes rouges, 1976.

Josée Yvon, *Travesties-Kamikaze*, Montréal, Les Herbes rouges, 1979.

Bibliographie critique

Stéphanie Arc et Philippe Vellozzo, « Rendre visible la lesbophobie », *Nouvelles Questions Féministes*, 2012/31, nº 1, p. 12-26, https://doi.org/10.3917/nqf.311.0012.

Sirma Bilge et Patricia Hill Collins, *Intersectionnalité : une introduction*, Julie Maistre (trad.), Paris, Éditions Amsterdam, 2023.

Isabelle Boisclair, *Ouvrir la voie/x : le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec* (1960-1990), Montréal, Nota bene, 2004.

Louise Forsyth, « L'écriture au féminin : *L'Euguélionne* de Louky Bersianik, *L'Absent aigu* de Geneviève Amyot, *L'Amèr* de Nicole Brossard », *Journal of Canadian Fiction*, 1979/25-26, p. 199-211.

Paula Ruth Gilbert et Miléna Santoro (dir.), *Transatlantic Passages: Literary and Cultural Relations between Quebec and Francophone Europe*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010.

Camille Islert, « "Pas la trace d'une influence masculine" (Renée Vivien) : le genre de l'influence littéraire à la fin du XIXe siècle », *COnTEXTES*, 2023/33, https://doi.org/10.4000/contextes.11244.

Audrey Lasserre, *Histoire d'une littérature en mouvement : textes, écrivaines et collectifs éditoriaux du Mouvement de libération des femmes en France* (1970-1981), thèse de doctorat en littérature française, sous la direction de Marc Dambre, Paris III, Université Sorbonne Nouvelle, 2014, https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01635187/document.

Delphine Naudier, « L'écriture-femme, une innovation esthétique emblématique », *Sociétés contemporaines*, 2001/4, nº 44, p. 57-73, https://doi.org/10.3917/soco.044.0057.

Christine Planté, *La Petite Sœur de Balza :. essai sur la femme auteur* [1989], Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2015.

Radicalesbians, « The Woman-Identified Woman », 1970.

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Adrienne Rich, « Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence », *Signs*, 1980/5, nº 4, , p. 63-660, https://www.jstor.org/stable/3173834.

Jean-Paul Sartre, *Situations II. Qu'est-ce que la littérature* ? [1948], Paris, Gallimard, 1987.

Eve Kosofsky Sedgwick, *Between Men: English Literature and Male Homosocial Desire* [1985], New York, Columbia University Press, 1992.

Virginia Woolf, *Une chambre à soi* [1929] (titre original : *A Room of One's Own*), Clara Malraux (trad.), Paris, Denoël, 1992.

---

1 Les mouvements littéraires constitués par le féminisme autour de la décennie 1970 ont déjà été bien étudiés, notamment par Audrey Lasserre pour la France, par Isabelle Boisclair pour le Québec. Pour ce qui concerne les liens intertextuels entre ces deux espaces, je renvoie aux travaux de Miléna Santoro et aux miens. Audrey Lasserre, *Histoire d'une littérature en mouvement : textes, écrivaines et collectifs éditoriaux du Mouvement de libération des femmes en France (1970-1981)*, thèse de doctorat en littérature française, sous la direction de Marc Dambre, Paris III, Université de la Sorbonne Nouvelle, 2014, https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01635187/document. Isabelle Boisclair, *Ouvrir la voie/x : le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*, Montréal, Nota bene, 2004. Paula Ruth Gilbert et Miléna Santoro (dir.), *Transatlantic Passages: Literary and Cultural Relations between Quebec and Francophone Europe*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010.

2 Josée Yvon, *Filles-commandos bandées*, Montréal, Les Herbes rouges, 1976, p. 41.

3 Madeleine Gagnon, « Mon corps dans l'écriture », dans Hélène Cixous, Madeleine Gagnon et Annie Leclerc, *La Venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'édition, 1977, p. 63-116, p. 81.

4 Annie Leclerc, « La lettre d'amour », dans Cixous, Gagnon et Leclerc, 1977, p. 117-152, p. 144.

5 Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort* [1974], Paris, Le Passager clandestin, 2020, p. 157.

6 Annie Leclerc, *Parole de femme* [1974], Arles, Actes Sud, 2001, p. 124.

7 Elisabeth Nilson, Liu Sancho et Gro Vestby, Lisa, Liu et Gro, *Toutes trois*, Paris, Seuil, 1975, p. 66.

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

8 Hélène Cixous, « Préface. L'ordre mental », dans Phyllis Chesler, *Les Femmes et la folie*, Paris, Payot, 1975, p. 7-8.

9 J'emprunte la tournure « entre femmes » à Eve Kosofsky Sedgwick, *Between Men: English Literature and Male Homosocial Desire* [1985], New York, Columbia University Press, 1992.

10 Virginia Woolf, *Une chambre à soi* [1929] (titre original : *A Room of One's Own*), Clara Malraux (trad.), Paris, Denoël, 1992, p. 169-171.

11 Christine Planté, *La Petite Sœur de Balzac : essai sur la femme auteur* [1989], Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015.

12 Musidora, *Paroles… elles tournent !*, Paris, des femmes, 1976, p. 177 ; Françoise d'Eaubonne, *Histoire et actualité du féminisme*, Paris, Alain Moreau, 1972, p. 92.

13 Benoîte Groult, *Ainsi soit-elle*, Paris, Grasset, 1975, p. 211.

14 Germaine Beaulieu, *Sortie d'elle(s) mutante*, Montréal, Quinze, 1980, p. 109.

15 Yvon, 1976, p. 41. Victoria Thérame parle aussi d'une « classe sœur » dans Id., *Hosto-blues*, Paris, des femmes, 1974, p. 79.

16 Françoise d'Eaubonne, *Écologie et féminisme. Révolution ou mutation ?* [1978], Paris, Libre et Solidaire, 2018, p. 157.

17 d'Eaubonne, 2018, p. 122.

18 *Ibid.*, p. 122.

19 Leclerc, 2001, p. 147.

20 Monique Wittig, *Virgile, non* [1985], Paris, Éditions de Minuit, 2024, p. 89.

21 Marie Savard, *Journal d'une folle*, Ottawa, Éditions de la Pleine Lune, 1975, p. 50.

22 d'Eaubonne, 1972, p. 77-78.

23 Louky Bersianik, *L'Euguélionne* [1976], Montréal, Typo, 2012, p. 438. La majuscule souligne l'usurpation masculine de l'universel : c'est un propos récurrent de l'autrice.

24 Leclerc, 1977, p. 144-145.

25 d'Eaubonne, 2020, p. 217-218.

26 Françoise d'Eaubonne, *On vous appelait terroristes*, Yverdon, Kesselring, 1979, p. 22.

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

27 Marie-Louise Dion et Louise Portal, *Où en est le miroir* ?, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1979, p. 36-37.

28 Hélène Cixous, *Illa*, Paris, des femmes, 1980, p. 42-43.

29 Maryvonne Lapouge-Pettorelli (Mara), *Journal d'une femme soumise*, Paris, Flammarion, 1979, p. 175.

30 *Ibid.*, p. 163.

31 Janou Saint-Denis, *La Roue du feu secret*, Montréal, Leméac, 1985, p. 235-237.

32 Louky Bersianik, *Le Pique-nique sur l'Acropole*, Montréal, VLB éditeur, 1979, p. 15.

33 Simone de Beauvoir, *Tout compte fait* [1978], Paris, Gallimard, 2013, p. 609 ; Groult, 1975, p. 226-227.

34 Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Éditions de Minuit, 1977, p. 133.

35 Évelyne Le Garrec, *Un lit à soi. Itinéraires de femmes*, Paris, Seuil, 1979, p. 162.

36 Maryvonne Lapouge-Pettorelli (Mara), *Journal ordinaire*, Paris, Flammarion, 1984, p. 55 ; voir aussi Adrienne Rich, « Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence », *Signs*, 1980/5, nº 4, p. 631-660, https://www.jstor.org/stable/3173834 (consulté le 21 janvier 2025) et Radicalesbians, « The Woman-Identified Woman », 1970.

37 Nicole Brossard, « Féminisme ou lutte spécifique des femmes », *Les Têtes de pioche*, 1976/1, nº 1, p. 4.

38 Nicole Brossard, *French Kiss : étreinte-exploration*, Montréal, Éditions du Jour, 1974, p. 11.

39 Christiane Rochefort, *Encore heureux qu'on va vers l'été* [1975], dans *Œuvre romanesque*, Paris, Grasset, 2004, p. 1055-1222, p. 1181.

40 Gagnon, 1977, p. 63-64, p. 87.

41 Cixous, 1980, p. 71-72.

42 Josée Yvon, *Travesties-Kamikaze*, Montréal, Les Herbes rouges, 1979, p. 130.

43 Hélène Cixous, « La venue à l'écriture », dans Cixous, Gagnon et Leclerc, 1977, p. 9-62, p. 60.

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

44 Cixous, 1980, p. 54.

45 Lapouge-Pettorelli, 1984, p. 61.

46 Denise Boucher et Madeleine Gagnon, *Retailles : complaintes politiques*, Montréal, L'Étincelle, 1977, p. 48-49.

47 Boucher et Gagnon, 1977, p. 148-149.

48 *Ibid.*, p. 152-153.

49 Françoise d'Eaubonne, *Contre-violence ou la résistance à l'État*, Paris, Tierce, 1978, p. 35.

50 Parce que cette évacuation a signifié l'arrêt du réchauffement climatique, de la course aux armements nucléaires, de la surpopulation, de l'extractivisme capitaliste. Voir Françoise d'Eaubonne, *Le Satellite de l'Amande*, Paris, des femmes, 1975 et Françoise d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse*, Paris, Jean-Claude Simoën, 1978.

51 Évelyne Le Garrec, *Les Messagères*, Paris, des femmes, 1976, p. 146.

52 Jean-Paul Sartre, *Situations II. Qu'est-ce que la littérature ?* [1948], Paris, Gallimard, 1987, p. 130 et Madeleine Gagnon, *Toute écriture est amour*, Montréal, VLB éditeur, 1989, p. 141.

53 Thérame, 1974, p. 27.

54 Voir Sirma Bilge et Patricia Hill Collins, *Intersectionnalité : une introduction*, Julie Maistre (trad.), Paris, Éditions Amsterdam, 2023, p. 12.

55 Boucher et Gagnon, 1977, p. 13.

56 *Ibid.*, 1977, p. 43.

57 Xavière Gauthier et Marguerite Duras, *Les Parleuses* [1974], Paris, Éditions de Minuit, 2013, p. 1974, p. 26-30.

58 Gagnon, 1977, p. 98.

59 « Lesbophobe » est un anachronisme par rapport à l'époque du corpus : le mot est créé en 1998 par la Coordination Lesbienne en France ; mais le mot correspond exactement à la réalité discriminatoire spécifique évoquée par ces autrices. Voir Stéphanie Arc et Philippe Vellozzo, « Rendre visible la lesbophobie », *Nouvelles Questions Féministes*, 2012/31, nº 1, p. 12-26, https://doi.org/10.3917/nqf.311.0012.

60 FHAR, *Rapport contre la normalité*, Paris, Champ libre, 1971, p. 15 et p. 60.

61 D'Eaubonne, 1977, p. 320-321.

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

62 Pol Pelletier dans Collectif, *La Nef des sorcières*, Montréal, Quinze, 1976, p. 67-71, p. 71.

63 16 occurrences dans Monique Wittig et Sande Zeig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* [1976], Paris, Grasset, 2011.

64 Cathy Bernheim, *L'Amour presque parfait*, Paris, Éditions du Félin, 1991, p. 130-131.

65 France Théoret, *Une voix pour Odile*, Montréal, Les Herbes rouges, 1978, p. 58-59.

66 *Libération des femmes : année zéro*, Paris, Partisans – Maspero, octobre 1970, p. 21.

67 Le Garrec, 1976, p. 31.

68 « C'est en lisant ces affreux livres féministes, qui sont parfois si émouvants, que les femmes se découvriront enfin solidaires, non pas d'un groupe ou d'une classe sociale, mais de la moitié de l'humanité » ; par ailleurs, pour cette moitié de l'humanité, « le syndicalisme » n'est guère envisageable : la « solidarité » est le seul remède, Groult, 1975, p. 177 et p. 115-116.

69 Le Garrec, 1979, p. 170 ; voir aussi Musidora, 1976, p. 97.

70 Gauthier et Duras, 2014, p. 38.

71 Bersianik, 2012, p. 217.

72 *Ibid.*, p. 669 ; voir aussi Le Garrec, 1979, p. 160.

73 D'Eaubonne, 1978, p. 94-95.

74 « Il y a aussi les légendes où les jeunes femmes ayant dérobé le feu leurs vulves en ont été les porteuses », Monique Wittig, *Les Guérillères* [1969], Paris, Éditions de Minuit, 2019, p. 62.

75 Assia Djebar, *Femmes d'Alger dans leur appartement : nouvelles* [1980], Paris, Le Livre de poche, 2005, p. 118-119.

76 Nicole Brossard, *L'Amèr ou le Chapitre effrité* [1977], Montréal, Typo, 2013, p. 22.

77 Cixous, 1975, p. 8.

78 Brossard, 2013, p. 22.

79 Nicole Brossard, *Journal intime*, Montréal, Les Herbes rouges, 1984, p. 50.

80 Saint-Denis, 1985, p. 146.

81 Gagnon, 1977, p. 86.

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

82 Christiane Rochefort, « L'Autre moitié de l'Amérique », RCF 37. 1, Fonds d'archives de l'IMEC, 1973.

83 d'Eaubonne, 1972, p. 92.

84 Le Garrec, 1979, p. 13.

85 Christine Planté, en 1989, est l'une de celles qui répond à cette demande. Planté, 1989.

86 d'Eaubonne, 1972, p. 92.

87 Yolande Villemaire, *Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel*, Montréal, Les Herbes rouges, 1982, p. 29.

88 Musidora, 1976, p. 177.

89 Madeleine Gagnon, *Depuis toujours : récit autobiographique*, Montréal, Éditions du Boréal, 2013, p. 152. Sur les paramètres genrés de l'histoire critique de la notion d'influence, voir Camille Islert, « "Pas la trace d'une influence masculine" (Renée Vivien) : le genre de l'influence littéraire à la fin du xixe siècle », *COnTEXTES*, 2023/33, https://doi.org/10.4000/contextes.11244.

90 Louise Forsyth, « L'écriture au féminin : *L'Euguélionne* de Louky Bersianik, *L'Absent aigu* de Geneviève Amyot, *L'Amèr* de Nicole Brossard », *Journal of Canadian Fiction*, 1979/25-26, p. 199-211, p. 201.

91 Nicole Brossard, *Amantes*, Montréal, Quinze, 1980, p. 87.

92 Louky Bersianik, « Comment naître femme sans le devenir » [1986], dans *La Main tranchante du symbole : textes et essais féministes*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1990, p. 222-232, p. 232.

93 Cixous, 1980, p. 25.

94 Delphine Naudier, « L'écriture-femme, une innovation esthétique emblématique », *Sociétés contemporaines*, 2001/4, nº 44, p. 57-73, https://doi.org/10.3917/soco.044.0057.

95 Gagnon, 2013, p. 406-407.

96 France Théoret, *Cruauté du jeu*, Ottawa, Écrits des forges, 2017, p. 16.

Français
Dans les textes des écrivaines féministes des années 1969-1985, la notion de sororité est utilisée au départ principalement comme un concept militant :

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

elle renvoie à une condition partagée, elle est aussi le synonyme spécialement féministe de « camarade », désignant et interpellant les compagnes d'une lutte « planétaire ». Tour à tour fantasmée et rejetée, la sororité devient également un moyen de penser l'espace littéraire comme un lieu fondé sur un rapport d'adresse et de citation co-construit « entre femmes » : réponse à la fois pragmatique et théorique à ce qui apparaît, dès lors, comme l'entre-soi masculin constitutif des littératures occidentales canonisées. La « petite sœur » de littérature fait ainsi son apparition aux côtés de la « sœur » de lutte. Ce sont la petite sœur de Shakespeare qu'évoque Virginia Woolf et la petite sœur de Balzac, sa cousine : les artistes et écrivaines en puissance qu'il s'agit de protéger et d'encourager par la formation de réseaux et *continuums* de solidarité littéraire et politique. Ou bien c'est parfois, aussi, le leurre fictif et dangereux des femmes trop bien identifiées aux femmes, prises dans un « nous » militant qui, à force de rêve féministe, oublie de se penser comme divers, vivant et changeant. En présentant un panorama des différents usages de ces termes de « sœur » et de « sororité » au sein des textes littéraires féministes de l'espace franco-québécois des décennies 1970 et 1980, cet article s'intéresse précisément aux ambiguïtés à la fois politiques et littéraires qu'ils convoquent.

English

In feminist women's writings from 1969 to 1985, the notion of sisterhood was initially used primarily as a militant concept: it referred to a shared condition, and was also a feminist synonym for "comrade", referring to and calling out to fellow women in a worldwide class struggle. Alternately fantasized and rejected, sisterhood also becomes a means of thinking literary space as a place based on a relationship of address and citation co-constructed "between women": a response that is both pragmatic and theoretical to what appears, from then on, to be the constitutive "between men" of canonized Western literature. The literary little sister appears alongside the sister in struggle. This little sister is Shakespeare's, or Balzac's: artists and writers to be protected and encouraged by the formation of networks and continuums of literary and political solidarity. Sisterhood is sometimes the dangerous illusion of women too well identified with women, caught up in a militant "we" which forgets to think of itself as diverse, alive and changing. By presenting a panorama of the different uses of the terms "sister" and "sisterhood" in feminist literary texts from the Franco-Quebec context of the 1970s and 1980s, this article explores the political and literary ambiguities these terms evoke.

Mots-clés

féminisme, France, histoire littéraire, Québec, sororité

Keywords

feminism, France, history of literature, Quebec, sisterhood

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Aurore Turbiau
Université de Lausanne, CIEL, Centre Interdisciplinaire d'Étude des Littératures
IDREF : https://www.idref.fr/255302088
ORCID : http://orcid.org/0000-0001-9874-3985
HAL : https://cv.archives-ouvertes.fr/aurore-turbiau

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.